

Abaille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Office: 323 rue de Chartres, entre South et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 70 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 26 novembre 1910.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade, showing temperature readings for different times of day.

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Ce fameux Prince Nani... Les aventuriers. Au Nez de "La Camarde" Sautour de Gaerre. Cuisine. 8me PAGE. Pécuniaire. Mondanités. Chiffons. Le Roman de Cheneil.

Le Testament de don Carlos.

Un journal viennois a publié ces jours derniers le texte authentique du testament de don Carlos de Bourbon, daté du 27 avril 1906, et les trois codicilles qui y sont joints. Ce testament contient un appel à son fils aîné, Jaime, duc de Madrid, qui est également représentant des droits de don Carlos à la royauté, et l'invite à maintenir les principes qu'il a toujours défendus. Le testateur lui lègue les étendards royaux de son grand-père Charles V, et les autres glorieux drapeaux qu'il possède, dans l'espoir qu'un jour, ils flotteront de nouveau dans sa patrie chérie. Il lui impose l'obligation de conserver dans toute leur pureté les principes religieux et légitimistes des Bourbons. Il lui recommande de ne jamais oublier soit les familles, soit les individus, qui se seront sacrifiés pour lui et pour sa cause. En ce qui concerne sa fortune, le testateur institue son fils aîné héritier de tous ses biens immobiliers. Les biens mobiliers sont partagés en quatre parts égales, qui devront être attribuées à son fils et à ses trois filles. Il exhorta don Elvire de la succession,

comme s'en étant rendue indigne par sa conduite et la honte qu'elle a jetée sur son nom. (On se rappelle que don Elvire a quitté sa famille pour suivre le peintre italien Folchi).

Le fils aîné hérite, en outre, de la propriété du journal "Correo espanol", à la condition qu'il le conserve comme organe défenseur des principes et des revendications du carlisme.

A son épouse Marie-Berthe, née princesse de Rohan, don Carlos lègue 20,000 florins, le palais Loredan à Venise et tous les bijoux.

Un second codicille annule la disposition qui désignait don Elvire et porte que les biens mobiliers seront divisés en cinq parts égales.

Le troisième codicille désigne comme exécuteur testamentaire le comte Forzi et lui enjoint de remettre, conformément aux instructions qu'il a reçues, les revenus d'un capital de 300,000 couronnes, qui est en dépôt à la banque Rothschild de Londres, à une personne que don Carlos lui a désignée, et ce, pendant toute la vie de cette personne; lorsqu'elle viendra à mourir, le capital en question sera partagé également entre les héritiers de don Carlos.

La criminalité en Amérique.

"Chaque jour, écrit M. Weir dans le "World To Day", on assassine 30 citoyens des Etats-Unis, ce qui fait 300 par semaine et 10,000 à la fin de l'année. Sur 100 meurtriers, 2 sont condamnés par la justice, les 98 autres échappent au châtiment. Si l'on compare cette moyenne à celle du Vieux Monde, on voit qu'en Allemagne 95 sur 100 des crimes sont réprimés par les tribunaux, en Espagne 85, en Italie 77, en France 61, en Angleterre 50, et l'on constate que nous avons chez nous plus de meurtriers impunis qu'il n'y en a dans l'Europe entière. La cause en est facile à découvrir. Presque partout, notre police dépend des autorités municipales nommées à l'élection, et souvent corrompibles. Dans les quartiers mal famés de New York, sur 100 voleurs qu'on arrête, 75 au moins sont relâchés comme parents, amis ou agents électoraux de politiques influents. Aussi les policiers n'ont-ils pas grande envie de déployer un zèle qui peut les faire révoquer et les priver de pain. Les citoyens en ont été réduits à former des Associations de défense mutuelle. Les joailliers ont commencé, il y a quelques années, ils entretiennent à leurs frais une police spéciale qui ne s'occupe que des vols de bijoux. Leur exemple a été suivi par les banquiers, les hôteliers, les Compagnies de chemins de fer. Malgré les dépenses considérables que leur imposent ces polices privées, les corporations y trouvent encore une économie, car on estime à 6 milliards 875 millions "par an" le montant des sommes dérobées dans les Etats-Unis par les "stealers professionnels". C'est beaucoup.

Le monde devient plus petit. Au quatorzième siècle, on mettait 22 jours pour aller de Florence à Paris, 30 jours pour aller à Londres. Vers 1693, il fallait 7 jours pour aller de Paris à Dijon. En 1740, le coche mettait 7 jours pour aller de Paris à Strasbourg, ou bien de Londres à Edimbourg. En 1789, il fallait 13 jours pour aller de Paris à Marseille. Actuellement, les grands trans-

atlantiques font 37 kilomètres à l'heure et plus; les trains internationaux font 85 kilomètres en moyenne. Il n'y a plus un seul point de l'Angleterre qui soit à plus de 12 heures de Londres. Il n'y a plus un seul centre important de civilisation sur le globe qui soit à plus de 30 jours de Londres. Avec l'outillage actuel, le globe entier se trouve rapetissé aux dimensions qu'avait l'Angleterre au milieu du dix-huitième siècle.

La rapidité des voyages croîtra encore. Que nous réservent l'aéroplane et l'aéronaut? On prévoit 200 kilomètres à l'heure et même plus. Il n'y aurait donc plus de point sur le globe qui soit à plus de 4 jours de Londres. Comme il fallait, en 1848, aux voitures publiques, 90 heures, soit près de 4 jours, pour aller de Paris à Marseille, on peut dire qu'avec l'aéroplane le globe tout entier sera ramené aux dimensions relatives qu'avait la France en 1848. Et ainsi se trouve justifiée la proposition à l'aspect tant soit peu paradoxal que "le monde devient plus petit".

OPERA FRANÇAIS.

FAUST

Grande et belle salle, hier soir, au théâtre de la rue Bourbon composée tout entière d'une foule choisie, l'élite de la société néo-orléansaise, qui fournissent les amateurs de grand opéra, ou les connaisseurs et les dilettanti ne se comptent plus.

On donnait Faust, le chef-d'œuvre de Gounod, une des plus merveilleuses productions de l'école française, laquelle exige le concours de chanteurs de premier ordre, doublés d'acteurs d'une valeur exceptionnelle. Hétons-nous d'y ajouter que la troupe de M. Loyal a triomphé sur toute la ligne et que rarement cet opéra a été rendu de plus magistrale façon sur la scène de la rue Bourbon.

Comme nous l'avons dit au lendemain de la première représentation ce qui frappe tout d'abord dans cette troupe c'est son homogénéité et cette qualité à être de nouveau mise en relief hier soir.

Tous ceux qui fréquentent le théâtre de la rue Bourbon attendaient Mlle Donaldson dans le rôle de Marguerite qui exige tant de qualités diverses opposées: tout le brio de la chanteuse légère et tous les élans les plus passionnés du soprano dramatique.

Mlle Donaldson s'est fait chaleureusement applaudir dans ce rôle poétique entre tous. C'est qu'il est bien rare de rencontrer réunis à pareil degré dans une seule et même personne la jeunesse et l'expérience les dons de la nature et du travail.

M. Fontaine a achevé de se faire connaître dans le rôle de Faust qui lui convient admirablement, grâce à la nature de sa voix, grâce aussi à son tempérament. C'est un beau cavalier, bien en scène, et il a achevé hier de faire la conquête de notre public. Son succès est assuré pour tout le reste de la saison.

M. Huberty est toujours le même excellent Mephisto que nous connaissons depuis l'an dernier avec en plus une expérience,

Le maréchal et le forgeron.

Durant une des brillantes campagnes du maréchal Maurice de Saxe, son cheval étant venu à se déformer, comme il entraînait dans un village, il avisa un maréchal-ferrant à qui il ordonna de remplacer le fer perdu.

Le forgeron prit un fer tout préparé et allait mettre au feu, lorsque Maurice voulut l'examiner et le rompit sans effort apparent. "Donnez-en un autre, dit-il, celui-ci ne vaut rien." Le second fut également rompu, ainsi que le troisième; le quatrième trouva grâce.

Le cheval ferré, Maurice donna un écu de six livres au maréchal-ferrant; celui-ci le rompit, sans plus d'effort que Maurice, et jette les morceaux par terre, en disant: "Cet écu ne vaut rien, veuillez m'en donner un autre." Le second écu, ainsi que le troisième eurent le même sort, et ce ne fut que le quatrième qui fut trouvé bon.

Cette scène amusa infiniment Maurice de Saxe, qui avait, à la fin, trouvé un homme aussi fort que lui.

OPERA FRANÇAIS.

FAUST

Grande et belle salle, hier soir, au théâtre de la rue Bourbon composée tout entière d'une foule choisie, l'élite de la société néo-orléansaise, qui fournissent les amateurs de grand opéra, ou les connaisseurs et les dilettanti ne se comptent plus.

On donnait Faust, le chef-d'œuvre de Gounod, une des plus merveilleuses productions de l'école française, laquelle exige le concours de chanteurs de premier ordre, doublés d'acteurs d'une valeur exceptionnelle. Hétons-nous d'y ajouter que la troupe de M. Loyal a triomphé sur toute la ligne et que rarement cet opéra a été rendu de plus magistrale façon sur la scène de la rue Bourbon.

Comme nous l'avons dit au lendemain de la première représentation ce qui frappe tout d'abord dans cette troupe c'est son homogénéité et cette qualité à être de nouveau mise en relief hier soir.

Tous ceux qui fréquentent le théâtre de la rue Bourbon attendaient Mlle Donaldson dans le rôle de Marguerite qui exige tant de qualités diverses opposées: tout le brio de la chanteuse légère et tous les élans les plus passionnés du soprano dramatique.

Mlle Donaldson s'est fait chaleureusement applaudir dans ce rôle poétique entre tous. C'est qu'il est bien rare de rencontrer réunis à pareil degré dans une seule et même personne la jeunesse et l'expérience les dons de la nature et du travail.

M. Fontaine a achevé de se faire connaître dans le rôle de Faust qui lui convient admirablement, grâce à la nature de sa voix, grâce aussi à son tempérament. C'est un beau cavalier, bien en scène, et il a achevé hier de faire la conquête de notre public. Son succès est assuré pour tout le reste de la saison.

M. Huberty est toujours le même excellent Mephisto que nous connaissons depuis l'an dernier avec en plus une expérience,

La balance du commerce et des arts.

Le docteur Paul Drey a écrit un ouvrage intitulé: "Wirtschaftliche Grundlagen der Malikanet, Fundamente ökonomische der Art de peindre". Ce qui en ressort, s'il est permis de s'exprimer ainsi, c'est que la peinture allemande a fait depuis dix ans de grands progrès artistiques, mais que son développement commercial n'a point avancé du même pas. Elle n'occupe pas encore sur le marché mondial la place prépondérante qui serait due à son mérite. Elle perd même du terrain. Sa principale clientèle, l'Autriche-Hongrie, n'a importé en 1907 que 4 millions 500,000 francs de peinture germanique, tandis qu'elle exportait à destination de l'Allemagne 9 millions et demi de peinture austro-hongroise. De même la France, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, la Belgique achètent moins qu'ils ne vendent; il n'y a que la Suisse et les Etats-Unis où le trafic se solda par une balance favorable. Encore ne faut-il point parler de la Russie; nombre de ses artistes viennent vivre en Allemagne et ce sont surtout leurs tableaux qui sont rapatriés par leurs concitoyens. Seul, le marché américain donne à l'art d'Outre-Rhin

Napoléon et le code civil.

Pendant la préparation du code civil, Napoléon présidait volontiers le Conseil d'Etat. On discutait un jour sur la question de savoir comment une femme ayant abandonné son domicile conjugal pourrait être contrainte de le réintégrer. Le jurisconsulte Merlin, appelé à donner le premier son avis, dit: "D'abord, si elle résiste, on la sommerait."

"Ne plaisantons pas, dit l'empereur. — Je ne plaisante pas, dit Merlin surpris. — Eh bien, quand vous l'aurez astommée, en serez vous plus avancé?"

A ce mot une hilarité générale s'empara de l'assemblée et Napoléon ne put s'empêcher de rire de bon cœur.

OPERA FRANÇAIS.

FAUST

Grande et belle salle, hier soir, au théâtre de la rue Bourbon composée tout entière d'une foule choisie, l'élite de la société néo-orléansaise, qui fournissent les amateurs de grand opéra, ou les connaisseurs et les dilettanti ne se comptent plus.

On donnait Faust, le chef-d'œuvre de Gounod, une des plus merveilleuses productions de l'école française, laquelle exige le concours de chanteurs de premier ordre, doublés d'acteurs d'une valeur exceptionnelle. Hétons-nous d'y ajouter que la troupe de M. Loyal a triomphé sur toute la ligne et que rarement cet opéra a été rendu de plus magistrale façon sur la scène de la rue Bourbon.

Comme nous l'avons dit au lendemain de la première représentation ce qui frappe tout d'abord dans cette troupe c'est son homogénéité et cette qualité à être de nouveau mise en relief hier soir.

Tous ceux qui fréquentent le théâtre de la rue Bourbon attendaient Mlle Donaldson dans le rôle de Marguerite qui exige tant de qualités diverses opposées: tout le brio de la chanteuse légère et tous les élans les plus passionnés du soprano dramatique.

Mlle Donaldson s'est fait chaleureusement applaudir dans ce rôle poétique entre tous. C'est qu'il est bien rare de rencontrer réunis à pareil degré dans une seule et même personne la jeunesse et l'expérience les dons de la nature et du travail.

M. Fontaine a achevé de se faire connaître dans le rôle de Faust qui lui convient admirablement, grâce à la nature de sa voix, grâce aussi à son tempérament. C'est un beau cavalier, bien en scène, et il a achevé hier de faire la conquête de notre public. Son succès est assuré pour tout le reste de la saison.

M. Huberty est toujours le même excellent Mephisto que nous connaissons depuis l'an dernier avec en plus une expérience,

La balance du commerce et des arts.

Le docteur Paul Drey a écrit un ouvrage intitulé: "Wirtschaftliche Grundlagen der Malikanet, Fundamente ökonomische der Art de peindre". Ce qui en ressort, s'il est permis de s'exprimer ainsi, c'est que la peinture allemande a fait depuis dix ans de grands progrès artistiques, mais que son développement commercial n'a point avancé du même pas. Elle n'occupe pas encore sur le marché mondial la place prépondérante qui serait due à son mérite. Elle perd même du terrain. Sa principale clientèle, l'Autriche-Hongrie, n'a importé en 1907 que 4 millions 500,000 francs de peinture germanique, tandis qu'elle exportait à destination de l'Allemagne 9 millions et demi de peinture austro-hongroise. De même la France, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, la Belgique achètent moins qu'ils ne vendent; il n'y a que la Suisse et les Etats-Unis où le trafic se solda par une balance favorable. Encore ne faut-il point parler de la Russie; nombre de ses artistes viennent vivre en Allemagne et ce sont surtout leurs tableaux qui sont rapatriés par leurs concitoyens. Seul, le marché américain donne à l'art d'Outre-Rhin

Napoléon et le code civil.

Pendant la préparation du code civil, Napoléon présidait volontiers le Conseil d'Etat. On discutait un jour sur la question de savoir comment une femme ayant abandonné son domicile conjugal pourrait être contrainte de le réintégrer. Le jurisconsulte Merlin, appelé à donner le premier son avis, dit: "D'abord, si elle résiste, on la sommerait."

"Ne plaisantons pas, dit l'empereur. — Je ne plaisante pas, dit Merlin surpris. — Eh bien, quand vous l'aurez astommée, en serez vous plus avancé?"

A ce mot une hilarité générale s'empara de l'assemblée et Napoléon ne put s'empêcher de rire de bon cœur.

CRESCENT.

L'excellent comique qui a pour nom Herman Timberg, un des grands favoris du public néo-orléansais, parait ce soir au Crescent dans "School Days", une comédie musicale d'une folle gaieté, que la direction a montée avec luxe. Les décors sont neufs ainsi que les costumes et la troupe qui seconde M. Timberg compte plusieurs artistes de talent.

Timberg se fera entendre dans plusieurs chansons nouvelles qui deviendront rapidement populaires, entre autres, "My Ju-Ju Babe"; "I'd Love You All the more for That"; "Little Snowflake"; et autres. "School Days" restera à l'affiche toute la semaine et sera donnée en matinée mardi, jeudi et samedi.

ORPHEUM.

Demain après-midi, à l'Orpheum inauguration du nouveau programme qui restera à l'affiche toute la semaine. Des artistes américains et européens en nombre à peu près égal, chanteurs, danseurs, comédiens, athlètes, etc., se succéderont sur la scène et présenteront des nouveautés aussi variées qu'intéressantes.

Le numéro principal sera celui des "Cinq Olympiens", des artistes qui présenteront des tableaux vivants d'une perfection absolue. Le chanteur populaire Lee Lloyd ne sera pas l'un des moins attrait du nouveau programme. Cet artiste sera accompagné au piano par Jay Roberts.

Les habitués de l'Orpheum auront le plaisir d'entendre de nouveau le violoniste Jack McGreevy qui, l'an dernier, avait obtenu un véritable succès sur la scène du théâtre de la rue St-Charles.

La comédienne Mona Ryan tiendra le rôle principal dans une petite pièce en un acte intitulée "Handcuff'd" due à la plume de M. Victor H. Smalley.

Le programme comprend encore les acrobates Otto et Jewel Viola et les ministres Jennings et Renfew.

WINTER GARDEN.

Un excellent programme est préparé pour aujourd'hui au Jardin d'Hiver, le populaire théâtre de vaudeville de la rue Baronne, dont le succès depuis l'ouverture de la saison ne fait que s'accroître.

Ce programme qui sera inauguré par la représentation de l'après-midi, comprend trois numéros principaux dont l'un sera exécuté par les Sœurs Arnold et les Balfour, un trio qui arrive directement des grands théâtres de l'ouest après y avoir obtenu de remarquables succès. M. Balfour est un chanteur de talent, parent éloigné du célèbre homme d'état anglais, Sir Thomas Balfour.

Le second numéro sera exécuté par Miss Dot, une jeune chanteuse et danseuse de talent, d'un physique agréable, ce qui ne gâte jamais rien.

Le troisième numéro comporte une petite comédie en un acte très amusante, intitulée "A Sheriff for a Day", qui sera interprétée par la troupe Melville.

Cet excellent programme sera complété par d'intéressantes vues cinématographiques.

PROVERBES MAROCAINS.

Un ennemi donné de raison vaut mieux qu'un ignorant ami. Ne jette pas l'eau avant d'avoir trouvé le poisson. Le cheval noble dit: "Fais-moi monter comme si j'étais ton frère, et monte-moi comme si j'étais ton ennemi".

Pickpocket arrêté.

Ernest Bolton, un jeune nègre, a été arrêté à l'angle des rues Canal et Dauphine, hier après midi, par les détectives Schaeffer et Ford. Il se faufilait dans la foule et a été surpris au moment où il essayait de retourner les poches d'une jeune fille arrêtée devant la vitrine du magasin de la Maison Blanche.



ROBERT HILLIARD, DANS LA COMEDIE "A FOOL THERE WAS" AU TULANE.

TULANE.

Un des plus brillants acteurs américains, M. Robert Hilliard, fait sa rentrée ce soir au Tulane dans le rôle principal d'une comédie dramatique nouvelle qui vient d'obtenir un succès grandiose partout où elle a été jouée. "A Fool There Was", tel est le titre de cette pièce, a été écrite par M. Porter Emerson Brown, qui est inspiré du beau poème de Kipling, "The Vampire".

Cette pièce est non seulement un modèle du genre, elle est montée avec un soin tout particulier et ne manquera pas d'attirer la foule toute la semaine au Tulane. Ajoutons que M. Hilliard est secondé par une excellente troupe qui compte entre autres artistes: M.M. et Mmes Berton Churchill, Edwin Holland, George Clare, C. W. Van Brunt, P. W. Haskins, Virginia Pearson, Stiel Archer, Winifred Burke, Ida Desmond, Lillian Collins, Ocie Williams, Julia B. Miles.

ETRE TRISTE, C'EST PRESQUE TOUJOURS PENSER A SOI.

Il y a des gens qui dans l'adversité comptent sur plus d'amis qu'ils n'en ont eus au temps de leur prospérité.

LA FILLE DE L'ANBERGISTE.

La fille de l'anbergiste chez qui il pressait ses repas, lui avait jeté autour du cou ses deux bras amoureux et lui avait déclaré: "Mon Géo, mon doux Géo... Je ne pourrai plus vivre désormais sans toi!"

Si accoutumée qu'il fût à ses succès amoureux de jeune gymnaste, Géo-Job l'écarta doucement, la regarda avec des yeux graves et répondit: "Ta ce folle, ma petite Madeleine!"

"Oui, je suis folle!" répondit-elle, le front tordu, les yeux durs et volentaires.

Et elle ne pouvaient mieux dire, ni l'un, ni l'autre.

"Et ce qui devait arriver arriva!"

A la vérité, le clown rouge n'avait pas enlevé la petite Madeleine, comme on le crut dans le pays! Il avait plutôt subi son ascendant, n'avait su y résister et s'était jeté à l'aventure, dans une aventure qui devait finalement échouer à quelques mois de là.

Géo-Job, à la vérité était embarrassé d'une jolie fille vicieuse qui aimait surtout son indépendance et avait, avec sa ruse de paysan, trouvé ce biais, afin de s'évader de la maison paternelle. Pour un esprit averti, pour Double-Oroche qui en avait ressenti de l'amertume, pour le patron du cirque qui redoutait des ennuis, l'équipée devait mal finir! ...Il craignait la colère du

ETRE TRISTE, C'EST PRESQUE TOUJOURS PENSER A SOI.

Il y a des gens qui dans l'adversité comptent sur plus d'amis qu'ils n'en ont eus au temps de leur prospérité.

LA FILLE DE L'ANBERGISTE.

La fille de l'anbergiste chez qui il pressait ses repas, lui avait jeté autour du cou ses deux bras amoureux et lui avait déclaré: "Mon Géo, mon doux Géo... Je ne pourrai plus vivre désormais sans toi!"

Si accoutumée qu'il fût à ses succès amoureux de jeune gymnaste, Géo-Job l'écarta doucement, la regarda avec des yeux graves et répondit: "Ta ce folle, ma petite Madeleine!"

"Oui, je suis folle!" répondit-elle, le front tordu, les yeux durs et volentaires.

Et elle ne pouvaient mieux dire, ni l'un, ni l'autre.

"Et ce qui devait arriver arriva!"

A la vérité, le clown rouge n'avait pas enlevé la petite Madeleine, comme on le crut dans le pays! Il avait plutôt subi son ascendant, n'avait su y résister et s'était jeté à l'aventure, dans une aventure qui devait finalement échouer à quelques mois de là.

Géo-Job, à la vérité était embarrassé d'une jolie fille vicieuse qui aimait surtout son indépendance et avait, avec sa ruse de paysan, trouvé ce biais, afin de s'évader de la maison paternelle. Pour un esprit averti, pour Double-Oroche qui en avait ressenti de l'amertume, pour le patron du cirque qui redoutait des ennuis, l'équipée devait mal finir! ...Il craignait la colère du

être malheure, difforme, auquel il n'avait pris garde et qui, l'oreille aux aguets, avait écouté leur conversation....

—Seigneur, dit comiquement l'avorton, en tirant son bonnet à grelots, et en mettant sa main sur son cœur, je suis Double-Oroche, le bobèche de la troupe! Je suis laid autant qu'on peut l'être.... A cause de mes jambes torsées, mon parrain n'est guère d'imagination à déployer.... Pour être aussi vilain que Géo-Job, mon maître, est beau, je n'en ai pas moins ma petite jagoette, comme les autres.... J'ai de la philosophie, seigneur Hoepodar, et m'étonne de votre malice à vous mettre en colère; et votre manque de perspicacité me surprend....

—Uraaaa! dit Hoepodar pour le distribuer les coups de pied au derrière que ta mérités, combien gagnes donc ton maître, Géo-Job, dans ce cirque de dixième ordre!

être malheure, difforme, auquel il n'avait pris garde et qui, l'oreille aux aguets, avait écouté leur conversation....

—Seigneur, dit comiquement l'avorton, en tirant son bonnet à grelots, et en mettant sa main sur son cœur, je suis Double-Oroche, le bobèche de la troupe! Je suis laid autant qu'on peut l'être.... A cause de mes jambes torsées, mon parrain n'est guère d'imagination à déployer.... Pour être aussi vilain que Géo-Job, mon maître, est beau, je n'en ai pas moins ma petite jagoette, comme les autres.... J'ai de la philosophie, seigneur Hoepodar, et m'étonne de votre malice à vous mettre en colère; et votre manque de perspicacité me surprend....

—Uraaaa! dit Hoepodar pour le distribuer les coups de pied au derrière que ta mérités, combien gagnes donc ton maître, Géo-Job, dans ce cirque de dixième ordre!

—Le plus clair de ses bénéfices, goguenarda Double-Oroche, est qu'il y gagna, l'an dernier, un mal terrible dont on guérît difficilement.... et qui s'appelle l'Amour!

—Oh! oh! mais tu es poète, animal!

—Presque. Voulez-vous de mes histoires? —Dis, mais dis vite.... —Voilà, fit sur un ton de coquetterie, le bobèche du cirque Magr... L'an dernier, nous fai-

sons la province. Dans un petit village de Normandie, Géo-Job qui tient, en dehors de son service, un emploi que je ne saurais tenir, avec ma figure de travers, celui de bourreau des coeurs, enleva, à une vieille orpaille d'anbergiste qui s'appelait Bardevaux, une jolie fille de dix-sept ans, nommée Madeleine, qui ne demandait pas autre chose, et qui était bien la plus mauvaise petite vipère à qui un bonhomme pareil eût pu donner le jour!

—Et c'est pour cette Madeleine! interrompit Hoepodar, agacé.

—Attendez donc!... Elle s'en va par la peine!... Voilà trois mois qu'elle a quitté mon pauvre maître, à la tête du boulevard Richard-Lenoir, pour suivre un de ces cochons indifférents que vous avez et mener la vie, pour quoi elle est faite.... Et, à vous dire la vraie vérité, mon maître n'y pense même plus....

—Ah ça! méchant drôle! s'emporta le manager.... toi aussi, tu te moques de moi, avec ton histoire....

Double-Oroche, à qui un signe du patron venait de faire comprendre que la représentation allait commencer, tira sa réverence, et termina, avec une pointe de moquerie....

—Ce n'est point avec du vinaigre qu'on prend les moches, ni avec des injures qu'on amadoue votre serviteur.... Et ce n'est pas moi qui vous dirai la belle

histoire d'amour du clown rouge, m'offririez-vous, comme à Géo-Job, cinquante louis par mois dans votre music-hall.... et à la gloire, dont je me moque, par dessus le marché....

LA TERREUR DE MENILMUCHE

Ce que Géo-Job avait laconiquement répondu à Hoepodar était l'expression exacte de la vérité. Si le célèbre manager fût venu, la veille, faire au clown la proposition inattendue d'un aussi brillant engagement, nul doute qu'il ne l'eût acceptée avec joie. Ce n'était pas ses maigres appointements, un petit cirque de fêtes foraines, ni la vie incertaine qu'il y menait, qui pouvaient l'attacher à cet établissement.

Depuis six mois environ que la troupe Mége opérait dans la banlieue de Paris, Géo-Job avait eu maintes fois l'occasion de trouver chez des confrères plus fortunés une situation meilleure. D'autres propositions que celles de Hoepodar, moins tentantes certes, mais tout à fait honorables, lui avaient été adressées. Il les avait toutes déclinées. Il semblait indifférent à l'amélioration de son sort. Non point qu'il ignorât sa valeur.

Il était un gymnaste habile, d'une souplesse incomparable et d'une merveilleuse audace. Il ne

craignait aucun acrobate pour les tours d'adresse les plus difficiles, et était fait figure, dans le music-hall de Hoepodar.... Mais il portait en lui une mélancolie, une tristesse, une sorte de mépris de la vie qui rendaient encore plus attachant son joli visage, aux yeux noirs et profonds.

Il avait son rêve, au fond de son cœur, un rêve irréalisable, fabuleux et au-dessus des forces humaines; et c'était ce rêve qui, depuis un an, depuis la fâcheuse aventure qui lui était arrivée, à cause de Madeleine Bardevaux, le laissait étranger à toutes les occupations ordinaires de l'existence.

Ce que Double-Oroche avait bien voulu dire, d'une façon si parabolique, au directeur du "Palace" demanderait, lui-même, quelques éclaircissements.

C'est à Breteville, dans la Seine-Inférieure, au cours des tournées incertaines, que l'année précédente, à pareille époque, s'était décidé le sort douloureux du clown rouge.

Le cirque Mége avait planté ses tentes dans ce joli coin de Normandie, et le succès l'y avait fixé pendant un mois. Et ce mois avait suffi pour faire commettre à Géo-Job la sottise dont est capable un joll garçon de vingt ans qui a du soleil au cœur et deux fleurs sombres, dans les yeux!

C'est à la fin de ce mois, que la petite Madeleine Bardevaux,

la fille de l'anbergiste chez qui il pressait ses repas, lui avait jeté autour du cou ses deux bras amoureux et lui avait déclaré: "Mon Géo, mon doux Géo... Je ne pourrai plus vivre désormais sans toi!"

Si accoutumée qu'il fût à ses succès amoureux de jeune gymnaste, Géo-Job l'écarta doucement, la regarda avec des yeux graves et répondit: "Ta ce folle, ma petite Madeleine!"

—Oui, je suis folle!" répondit-elle, le front tordu, les yeux durs et volentaires.

Et elle ne pouvaient mieux dire, ni l'un, ni l'autre.

"Et ce qui devait arriver arriva!"